

UNE LECTURE A SURPRISE QUI, DES MERS DU SUD, NOUS RAMENE TOUT A COUP A MOISSAC !

Chronique académique de Geneviève André-Acquier, 7 mai 2018,

« Un des plus précieux cadeaux, écrit Simon Leys à Michel Déon, que l'on puisse se faire entre amis est de se signaler un bon livre ». C'est ce que j'espère faire en évoquant une de mes bonnes lectures. Et j'en évoquerai même plusieurs qui m'ont fait faire un étonnant voyage. Partie, grâce à la biographie de Philippe Paquet sur les traces de Simon Leys, belge expatrié au loin vers l'est, je devais soudain rencontrer une figure bien de chez nous et véritablement exemplaire : la lecture offre de ces surprises ! Un premier repère donc, le livre de Philippe Paquet, *Simon Leys, navigateur entre les mondes* qui a été évoqué l'an passé déjà dans une autre optique par la Cie des écrivains.

Je dois faire d'abord un rapide retour dans le temps.

Dans les années 80 mes recherches sur Henri Michaux dans son rapport avec l'Asie m'ont mise sur la piste d'un auteur qui m'a ouvert tout un horizon : Pierre Ryckmans, auteur d'une thèse sur le peintre du XVIIe siècle chinois, Shitao (soutenue en 1966). Ce qu'il présentait : la traduction de son traité de peinture, assorti surtout d'un appareillage de notes proprement lumineuses. Le moyen est donné ainsi au lecteur européen d'entrer dans une conception tout autre de l'art, de la philosophie, de la vie même. Bref c'était pour moi l'invitation à faire une révolution du regard et de la pensée. Cet ouvrage, pour ceux que cela intéresserait a pour titre : *Traité de peinture du moine Citrouille amère*.

Pierre Ryckmans est Belge comme le poète sur lequel je travaillais, ça tombait bien. On se moque volontiers des Belges. Pour ma part j'ai vérifié qu'on trouve en Belgique des tempéraments particulièrement bien trempés. Ryckmans, Belge donc, de grande famille où l'on trouve des hommes de pouvoir et des universitaires de haut vol, l'oncle en particulier, gouverneur en Afrique, qui donne à son neveu le goût du voyage et de la mer : c'est un détail à retenir.

Pendant longtemps, je n'ai pas trop cherché à savoir ce qui avait amené Pierre Ryckmans à devenir le sinologue respecté qu'il est devenu grâce à sa thèse, trop préoccupée que j'étais d'en exploiter la richesse. Je savais qu'après son expérience proprement chinoise (Pékin, Taiwan, Hongkong), il a longtemps enseigné la langue et l'art chinois à l'Université de Sydney en Australie, où il réside depuis 1970 (Canberra). J'ai su cependant assez tôt, sans trop chercher d'explication, que ce même sinologue s'exprimait aussi sous un autre nom, Simon Leys, pour commenter librement les événements historiques qui se déroulaient sous ses yeux dans les années 60 et 70, dans cette Chine maoïste, qui fascinait tant nos intellectuels. C'étaient des chroniques, des essais... dont *Les habits neufs du président Mao* (1971) ou *Ombres Chinoises* (74), *La forêt en feu* qui devaient faire tant de bruit à l'occasion d'un Apostrophes (1983) où Bernard Pivot se proposait de rassembler intellectuels et historiens face au communisme d'Occident et d'Orient. Je dois dire que, pour ma part, dans mes années 80, j'étais peu sensible aux débats idéologiques et que je n'arrivais pas à bien faire le lien entre les deux visages de l'auteur.

Alors quel plaisir, en 2016, de me jeter dans la lecture de la biographie que lui a consacrée Philippe Paquet qui a vécu avec Ryckmans-Leys un long compagnonnage. Une biographie passionnante qui dresse le portrait d'un homme d'une intégrité remarquable, d'une grande finesse d'analyse sur tout, sur notre monde. Toutes ces qualités sont dues sans doute à son éducation, à la sagesse qu'il a puisée dans la contemplation des œuvres d'art, à sa connaissance du passé, à l'éloignement aussi qui lui a permis d'observer les emballements de l'histoire, sans leur céder. Bref

tout cela brosse le portrait d'un homme, mais aussi d'une époque, d'une génération, la nôtre, un portrait chargé d'enseignement sur les valeurs qui méritent d'être défendues. Car finalement nourri par les grands modèles du passé d'un côté et interrogé, indigné par les horreurs du présent et les idéologies qui en ont été tirées de l'autre, l'auteur Ryckmans-Leys se pose toujours la même question, la question de l'Homme. L'homme et la Vérité ; l'Homme, le Bien et le Mal ; l'Homme, l'Ideée et le Pouvoir ; et parmi toutes ces questions, le devoir de l'écrivain... De grandes questions qui sans cesse l'assaillent et qu'il pense apaiser par une bonne lecture ou une vivifiante sortie en mer.

Mais, même avec les livres on n'échappe pas à ses tourments. La lecture de Conrad et de Melville l'y ramène. Veut-il aller poser sur une île voisine ses casiers de langoustes ou prendre l'air au large, il reste homme de bibliothèque où il a toujours aimé consulter les documents de navigation. L'un d'eux, très célèbre, emblématique, va retenir son attention et sur lequel il se donne le projet d'écrire. Il s'agit du naufrage du Batavia (1629), ce fleuron de la flotte hollandaise qui, parti d'Amsterdam, est venu s'empaler à 80 km des côtes australiennes, sur la barrière de corail qui ceinture le petit archipel, des Abrolhos. C'était l'un des plus beaux bâtiments de l'époque et c'était sa première sortie ! Marins et passagers ont pu gagner la rive. Jusque là c'est un fait divers, certes dramatique. Le pire survient ensuite. L'adversité aurait pu souder les naufragés. Bien au contraire la situation a été mise à profit par un individu qui a pris le pouvoir, qui s'est entouré d'exécutants fanatisés et a fait régner la terreur sur tous les autres de façon proprement sanguinaire par la crainte, la délation. L'affaire sera découverte à l'époque et jugée. Le responsable aura les mains tranchées, et sera pendu haut et court. Ses complices seront jetés aux fers. De cette histoire, Ryckmans-Leys tire cette remarque : « Ce qu'il faut pour que le Mal triomphe, c'est que les braves gens ne fassent rien. » Le naufrage du Batavia, de l'histoire ancienne ? Notre auteur ne peut s'empêcher de faire un lien avec la folie meurtrière des kmers rouges ou avec le totalitarisme maoïste pendant la révolution culturelle. Même mécanisme d'oppression et, de retour, la question lancinante : est-ce là, l'homme ?

Cette question le pousse à poursuivre ses recherches en bibliothèque nationale d'Australie sur des cas similaires de naufrages, parce qu'ils offrent une image en raccourci pour observer les comportements humains en société. C'est ainsi qu'il s'intéresse au cas du Grafton. Autre naufrage d'une goélette partie de Sydney en novembre 1863 et qui devait se rendre à la recherche de métal aurifère sur l'île Campbell au sud de la Nouvelle Zélande. Or, sur la route du retour, en janvier 1864, pris dans une tempête, le bateau s'échoue près de l'île Auckland. A bord trois membres d'équipage (un anglais, un norvégien, un portugais), le capitaine (américain) et son second, un Français et même un moissagais qui avait organisé l'expédition. Un moissagais, François-Edouard Raynal ! Et Ryckmans-Leys découvre dans les archives des outils, des pièces de vêtements, des documents écrits qui témoignent de l'ingéniosité qui leur a permis de survivre vingt mois, près de deux ans, et de s'inventer l'embarcation pour se sauver et comment ! A l'évidence cette expédition et le sauvetage n'ont été possibles que grâce à une bonne cohésion de la petite communauté. Et c'est Raynal qui en a été l'artisan. Le capitaine en témoigne lorsque, rentré en Angleterre, il fait paraître son journal sur le naufrage du Grafton où il mentionne le rôle de celui qu'il désigne toujours comme « Monsieur Raynal ». Notre auteur, on l'imagine, a souhaité en savoir plus sur cette nouvelle robinsonnade. Une fois à terre, il n'y a plus de patron ou de capitaine, il n'y a que des naufragés. Là est le risque. Seuls ont pu jouer l'habileté politique d'un individu, son doigté psychologique et une force morale à toute épreuve, sans parler de l'inventivité nécessaire pour survivre concrètement. C'est ce qu'a accompli François-Edouard Raynal, en intervenant au milieu de ses compagnons non pas comme un chef auquel obéir, mais comme un frère aîné, en proposant d'astucieuses solutions lorsque le matériel fait défaut (nourriture, abri : il fabrique du ciment avec des coquillages, du savon, des bottes et des vêtements en peau de phoque). Il devance les problèmes relationnels par la mise en place de règles,

une discipline qui, dit-il, protège l'homme contre les défaillances de sa volonté. Par exemple les responsabilités ou les corvées sont assumées, à égalité et à tour de rôle : cuisine, vaisselle, ménage et tous à la manœuvre lorsqu'il s'agit de construire le petit bateau pour quitter l'île. La fin de l'histoire peut servir de contre-expérience et confirme la morale qui transparait déjà : le bateau-radeau qu'ils avaient construit n'aurait pu transporter sans risque les cinq naufragés. Deux devaient rester et attendre le retour des 3 partants qui viendraient les rechercher. Cela dura 2 mois qu'ils ont passés à se quereller sans pouvoir renouer par la suite. Voilà pour Simon Leys, une histoire consolante. Mais il ne sait pas tout, vraiment.

Un jour de 2010, toujours en Australie, grâce à Michel Déon, son ami, il apprend que Ernst Junger dans ses *Journaux de guerre (1944)*, lui aussi intéressé par les récits de naufrage, dit avoir lu celui de François Raynal en précisant : « ce livre vaudrait la peine d'être traduit. » Nos deux amis aussitôt se sont mis en quête d'un exemplaire, lu avec enthousiasme, ils se sont aussitôt préoccupés de le faire publier, à La Table Ronde 2011. Car de retour en France, notre aventurier, guéri des dangers de la mer, s'était appliqué en toute simplicité à raconter cette histoire. Cela a donné un ouvrage qui, dans la deuxième moitié du XIXe siècle a connu un grand succès public, dont, soit dit en passant Jules Verne s'est inspiré dans son *Ile Mystérieuse* et qui a été offert longtemps – jusqu'à la guerre de 14 - en fin d'année aux enfants des écoles. Il commence par une adresse très émouvante à sa mère et une au lecteur en ces termes :

« Aux jeunes gens qui le liront, ce livre montrera combien il est important – à quelque condition que l'on appartienne – de s'instruire, de travailler, d'acquérir de bonne heure des connaissances qui plus tard, dans des circonstances impossibles à prévoir, peuvent devenir du plus grand secours et sans lesquelles on n'est capable ni de s'aider soi-même ni d'aider les autres. A tous ceux qui ont à lutter contre les difficultés de la vie, il apprendra que, même dans les situations les plus cruelles et en apparence les plus désespérées, il ne faut jamais abandonner, et qu'à force de volonté, de confiance inébranlable dans la Providence, on parvient à lasser la mauvaise fortune et à en triompher. »

La mauvaise fortune, c'est bien ce qui a envoyé François-Edouard Raynal loin de son pays, un brusque revers de fortune familiale qui, dit-il, a détruit en un instant tous les projets que les parents avaient faits pour leurs enfants. Il ajoute que c'est avec de vifs regrets qu'il se voit obligé de quitter le collège de Montauban. Ayant développé par la lecture un goût très vif pour les voyages, il crut aider ses parents en se faisant marin. C'est avec ce rêve qu'en 1844 il embarque, comme mousse d'abord, pour une vingtaine d'années d'errance qui ne lui ont pas apporté la fortune, mais qui ont cultivé en lui une belle humanité.

Avec la biographie de Philippe Paquet, je pensais entrer dans l'intimité intellectuelle d'un Belge amoureux de la Chine ancienne. Je me doutais bien que j'en tirerais de profondes réflexions et même que j'y ferais des découvertes. Mais que la vie et le propos de Ryckmans, en Australie, rencontrent l'aventure et les réflexions de François-Edouard Raynal, notre moissagais, quelle surprise !

Où j'apprends aussi qu'un autre moissagais avait découvert notre personnage en s'interrogeant simplement sur un nom de rue tombé dans l'oubli. Il s'agit d'Henri Ena que certains parmi nous ont connu, dans les années 2000, s'est passionné pour Raynal et son aventure. Pour le faire connaître à ses compatriotes, il a même entrepris de faire réimprimer son récit en souscription avec les commentaires d'une universitaire établie en Nouvelle Zélande. La publication devait rester confidentielle. Le message de Raynal aurait pu à nouveau être enterré.

Mais heureusement, d'un côté à l'autre de la planète, deux écrivains, toujours prêts à échanger les moindres signes qui permettent d'espérer en l'humanité, ne cessaient pas de se signaler les bonnes lectures... comme on fait entre amis...